

Un « remarquable oublié » chez les peintres

Suzanne Joubert

Number 136, Summer 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41010ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joubert, S. (2007). Un « remarquable oublié » chez les peintres. *Liaison*, (136), 44-45.

Un « remarquable oublié » chez les peintres

SUZANNE JOUBERT

IL Y A UN FACTEUR TRAGIQUE dans l'œuvre de l'artiste Gérard Trottier, décédé récemment. Une sorte de drame secret que ne justifie en rien l'environnement heureux de sa vie personnelle. Alors pourquoi cette carrière brillamment amorcée dès les années 60, avec bourses, prix, représentation du Canada à la Biennale de Sao Paulo et achats par des collections prestigieuses, s'estompe-t-elle plus ou moins à partir des années 80, au point de faire de lui ce que Serge Bouchard aurait pu appeler un « remarquable oublié » ?

Remarquable, en effet, par les quelque 20 ou 30 premières années dynamiques de sa carrière publique, autant que par l'immense production de ses années de quasi-réclusion volontaire dans sa belle propriété de l'Île-du-Grand-Calumet, dans le comté de Pontiac au Québec. Et pas totalement oublié tout de même puisque la galerie d'art de l'Université Carleton lui consacre une substantielle rétrospective jusqu'au 21 janvier 2007.

L'exposition est belle, fort bien montée par les soins de la conservatrice Sandra Dick, et est accompagnée de panneaux explicatifs qui ont, malheureusement, le tort de n'exister qu'en version anglaise, excluant d'office un vaste public de l'autre langue officielle, de même que les médias francophones qui répondent à ce manque de considération par un silence que l'on comprend. Au grand dommage, hélas, de Gérard Trottier qui vécut environné de culture française, à commencer par sa propre famille et qui mérite d'être redécouvert par tous.

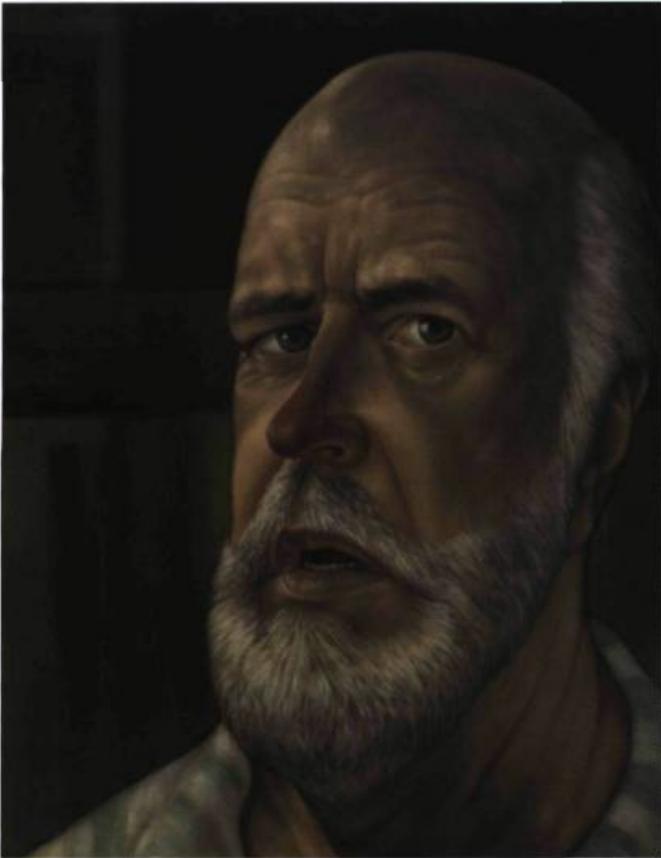
Quant aux œuvres, elles représentent diverses périodes. D'abord, dans les années 40-50, les débuts du jeune homme très doué, avec des gouaches et aquarelles qui traduisent dans un dessin très sûr, un monde un peu gris et mélancolique rappelant la basse-ville d'Ottawa et où l'on sent poindre une compassion pour ses frères humains qui ne quittera jamais Gérard Trottier. À la mezzanine, et remontant aussi aux années 50, on a exposé quelques objets et autres éléments ou témoins de commandes religieuses exécutées dans le cadre du Guild Studio fondé à cette époque à Ottawa par Trottier, en collaboration avec l'artiste Victor Tolgesy et l'aide généreuse du galeriste John K. Robertson. Puis, dès le début des années 60, c'est l'éclatement formidable d'une couleur à l'huile somptueuse, où les rouges dominent dans des grands formats charpentés par le trait sombre et puissant. Époque mystique encore, nous disent les titres des vignettes, mais sans elles nous n'y verrions qu'une superbe énergie, à l'occasion une lointaine

parenté avec Rouault, et peut-être le souvenir de certaines tapisseries de Lurçat dans l'usage de la ligne. On peut même évoquer Riopelle devant l'effet vitrail des empâtements. Arrivent, vers la fin de la décennie, les portraits d'une grande originalité réalisés pendant la période faste de London, Ontario où Trottier se retrouve entouré d'artistes de premier plan. London est en ébullition à ce moment, ce qui sans doute le stimule beaucoup. On peut d'ailleurs regretter le petit nombre de tableaux de ces années intenses présentés par Carleton. Enfin, à la suite d'un hiatus, apparaissent les grandes pièces verticales des derniers vingt ans ou vingt-cinq ans, la série des œuvres dites « de Pâques » et deux autoportraits géants.

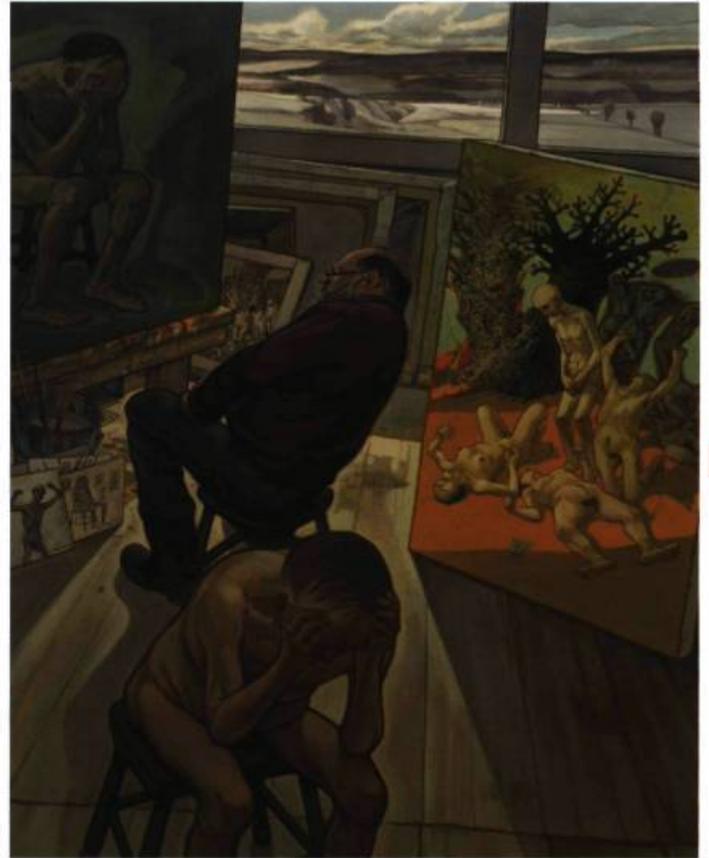
La série, au titre religieux de nouveau, frappe par l'étrangeté des œuvres, leur souci existentiel, leur perspective breughellienne, le génie qui a présidé au dessin anatomique comme à celui des horizons magnifiques et fuyants des collines du Pontiac et de la grande rivière des Outaouais vues à vol d'oiseau. L'œuvre « Pilgrimage I » invente un feu qui s'élève en diagonale pour se poursuivre dans l'envolée explosive de petits personnages nus soufflés vers le ciel. « Le désespoir de P.K. », sans doute l'une des œuvres les plus fortes, met en scène le peintre travaillant au portrait du désespéré dans une composition peu banale et d'une rare maîtrise. Quant aux deux seuls autoportraits présents d'un artiste dont on nous dit qu'il en a peint un très grand nombre, l'un est plus classique, plus formel, plus absent même alors que le second, légèrement distordu par le typique regard dans le miroir des autoportraits classiques, ou la mauvaise qualité du miroir lui-même, demeure une œuvre inoubliable où apparaît le tourment intérieur de l'artiste.

S'il faut une réponse à la question du début, je hasarderai une hypothèse : Trottier n'aurait-il pas été victime d'un temps qui avait largué, parmi bien d'autres choses, le religieux et le figuratif auquel l'artiste revint tardivement ? Ou possiblement de sa position culturelle entre les « deux solitudes » canadiennes ? Mais victime sans doute aussi de lui-même, de la maladie insidieuse qui devait l'emporter, et possiblement de son propre choix de se retirer du monde pour peindre. On peut espérer que l'avenir lui rende justice. ■

Suzanne Joubert est une artiste, active en arts visuels, qui aime aussi écrire. Elle a collaboré, depuis les années 70, à de nombreux journaux et revues tant en Outaouais qu'à Montréal.



Self Portrait, acrylique sur toile,
collection d'Irma Trottier, 1989-1990.



The Despair of PK, acrylique sur toile,
collection d'Irma Trottier, 1982.